

**Lettre à Jeanclaude ROUILLER de Bernard DORIVAL (1914-2003)**  
**Professeur d'histoire de l'art à la Sorbonne et conservateur du Musée national d'art moderne, Paris.**

Cher Monsieur,

Quarante années de contact avec les peintres parisiens me permettent d'avoir la certitude que vous êtes un PEINTRE, c'est-à-dire un homme qui pense lignes, couleurs, formes, rythmes, et qui s'exprime par le truchement du crayon ou de la plume, du pastel ou du pinceau, de l'eau ou de l'huile, de la toile ou du papier. En ayant recours à ces moyens, vous êtes dans votre vérité, votre vérité d'artiste et votre vérité d'homme.

Pour en être convaincu il suffit d'un regard sur vos dessins et sur vos aquarelles, où vous savez pratiquer, mieux que quiconque, l'art de résumer, d'affirmer et de suggérer. Dégageant d'un paysage, de vos montagnes valaisannes en particulier, les lignes maîtresses et les structures fondamentales, vous en rendez sensible, par votre trait, le caractère, l'essence, dans le même temps que vous offrez assez à rêver au spectateur pour que votre interprétation d'une nature qui vous est chère lui fasse problème, le trouble, l'interroge et lui ouvre tout grand les portes de la poésie – la vôtre, la sienne, celle de l'univers, celle du surnaturel peut-être même.

À vos dessins, que j'aime beaucoup, je préfère encore vos aquarelles, non seulement parce que vous possédez magistralement cette technique et que vous en usez avec un art qui n'est qu'à vous, mais peut-être encore parce que, si je ne me trompe pas, la couleur vous est plus indispensable que le trait pour vous exprimer pleinement. Non que vous soyez de ces peintres qui, comme Van Gogh ou Matisse, ont besoin de tons intenses, portés à leur paroxysme et dont le contraste exaspère la virulence. Votre registre à vous, c'est, si je ne m'abuse, les teintes froides et sourdes, discrètes, mais de la discrétion desquelles vous tirez des effets singuliers, convaincants. Les bleus, les gris, les noirs, telles sont, avec certains ocres étouffés et certaines terres, vos couleurs, celles dont vous avez besoin pour dire les mazots des Alpes et les flots de la Méditerranée, et pour les dire avec une telle autorité que je n'oublierai jamais cette page de noirs et de gris que déchire une étroite bande blanche, obtenue en laissant la feuille de papier vierge. C'est tout l'espoir du jour renaissant que vous avez exprimé là, aussi fortement que Giraudoux dans la dernière réplique de son Electre.

La promesse du jour, la menace des ténèbres, la puissance de la mer et de la montagne, l'âpreté de la terre provençale, la noblesse des objets les plus quotidiens, les bouteilles, surtout, et les verres, voilà ce qui me paraît constituer votre monde, et un monde où vous êtes plus vous-même que dans le domaine abstrait. Sans doute vos œuvres "inobjectives", comme disaient Robert et Sonia Delaunay, sont-elles fort bien venues et témoignent-elles de l'excellence – et de la probité – de votre métier. Mais leur accent me paraît moins convaincant que celui de ces pièces où, partant d'un réel dont, comme Manessier, comme Bazaine, comme Zao Wou Ki, vous avez le plus pressant besoin, vous transposez, vous transfigurez, vous magnifiez cette réalité. Ainsi la rendez-vous plus vraie qu'elle n'est, plus elle-même qu'elle ne saurait être. Ce que vous voyez, vous le voyez, me semble-t-il, un peu comme son créateur, comme le Créateur, dans sa vérité unique et dans son mystère singulier, et vous nous le faites voir tel. En formulant votre message, vous nous rendez moins aveugles et moins sourds, dans le même temps que vous donnez la satisfaction et l'encouragement que dispense toujours le bon travail bien fait. Comment ne pas vous dire, alors, tout simplement: merci?